

NOS TROUPES RÉSISTENT AUX VIOLENTES ATTAQUES DE L'ENNEMI

# EXCELSIOR

8<sup>e</sup> Année. — N° 2761. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi  
11  
JUN  
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X<sup>e</sup>)  
Téléphone : Gutenberg 0275 - 0275 - 1500  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois. 10 fr.; 6 mois. 18 fr.; 1 an. 35 fr.  
Étranger... 3 mois. 20 fr.; 6 mois. 36 fr.; 1 an. 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Gut. 12-45  
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

## LA BATAILLE EN COURS : DE MONTDIDIER A NOYON



LES MOINDRES VILLAGES DU FRONT OU SE DÉROULE LE COMBAT SONT MENTIONNÉS DANS CETTE CARTE

La deuxième phase de l'offensive déclenchée par Ludendorff, le 27 mai, a commencé dimanche un peu après minuit. Les Allemands ont attaqué, comme on s'y attendait, à l'ouest du secteur où se livrèrent les derniers combats, c'est-à-dire sur le front Noyon-

Lassigny-Montdidier. Après une violente préparation d'artillerie, l'infanterie ennemie s'est portée à l'attaque de nos positions, sur lesquelles nos troupes résistent avec vaillance. Nos lecteurs pourront suivre sur la carte ci-dessus les péripéties des batailles en cours.



## LA DEUXIEME JOURNEE DE LA QUATRIEME OFFENSIVE

NOS TROUPES ONT REMPLI AVEC TENACITE LEUR MISSION DE RESISTANCE  
CONTRE L'EFFORT ACHARNE DES ARMÉES ALLEMANDES

*Ce n'est qu'au prix de lourds sacrifices que l'ennemi a pu prendre pied dans Méry, Belloy, Saint-Maur, Marquégglise et hors du bois de Thiescourt.*

## ENTRE COURCELLES ET RUBESCOURT NOUS AVONS BRISÉ LES ATTAQUES DE L'ADVERSAIRE

Ainsi qu'il fallait s'y attendre et que nous nous y attendions, les Allemands ont amené sans arrêt leurs réserves sur le champ de bataille, afin d'élargir si possible le gain très médiocre que leur avait procuré la première journée. Nos troupes ont défendu le terrain pied à pied, en infligeant à l'assaillant de très lourdes pertes, mais en évitant de maintenir à tout prix les positions qui pouvaient être abandonnées sans inconvénient grave. La bataille continue : l'ennemi va certainement s'acharner encore. L'allure en est toute différente de celle des offensives qui se sont succédées sur notre front depuis le 23 mars. Sur aucun point il n'y a eu de rupture. Si la ligne a été et doit être encore reportée en arrière sur certains secteurs trop menacés, notre force de résistance reste partout intacte, le jeu de nos réserves complètement libre, et c'est contre une barrière solide que l'ennemi s'épuise en incessants efforts.

La poussée reste contenue aux deux ailes : au sud-est de Montdidier, où nous nous maintenons à Courcelles, et au sud de Noyon, où nous demeurons établis sur les collines qui bordent la rive droite de l'Oise, en avant de Ribécourt. Au centre, l'ennemi a atteint, autour de Ressons-sur-Matz, Méry, Belloy, Saint-Maur, Marquégglise, Elincourt et le bois de Thiescourt. Mais les positions que nous gardons de part et d'autre de ce saillant ne peuvent que gêner considérablement son avance.

Jean VILLARS.

## LES AMÉRICAINS AU NORD-OUEST DE CHATEAU-THIERRY

Avec la volonté de vaincre et une infatigable activité, les troupes américaines continuent à dominer nettement les adversaires qui leur sont opposés. Les opérations de détail qui se multiplient au nord-ouest de Château-Thierry prennent, grâce à la coopération des armées franco-américaines et à l'étroite liaison qui existe entre elles, une importance de premier ordre dont les résultats se sont déjà fait sentir au point de vue tactique.

L'opération du 6 juin, en avançant notre ligne, nous donnait des vues chez l'ennemi qui nous permirent d'exploiter la situation immédiatement.

Aussi, dans la soirée, les troupes américaines, reprenant leur mouvement de la veille, progressaient dans la direction de Bussièrès et de Torcy, et, tout en continuant à nettoyer le bois de Belleau de ses résistances locales, avançant leur ligne de plus d'un mille ; enfin, vers 19 heures, certains de leurs éléments pénétrèrent dans Boursches, à peine défendu. L'infanterie américaine s'est montrée, au cours des opérations, très manœuvrière ; le courage des officiers et des hommes va jusqu'à la témérité : un lieutenant, gêné dans son mouvement par une mitrailleuse, s'est élancé presque seul dans le bois où elle était installée, et, après en avoir réduit les servants, est revenu portant lui-même l'arme sur son épaule. Le courage des combattants n'est égalé que par le magnifique sang-froid de certains de leurs infirmiers qui, au milieu de véritables rafales de balles, font aux blessés leur premier pansement avant de les faire transporter au poste de secours.

Opérant en liaison avec les troupes américaines, nos troupes ont élargi considérablement leur gain de la veille. Cependant que la division de droite progressait vers le Nord, celle de gauche accentuait sa poussée vers l'Est ; toutes deux réalisèrent ainsi une manœuvre extrêmement habile.

Au cours de la matinée, nos troupes s'emparèrent de Veully-la-Poterie, dont elles occupaient le cimetière depuis hier ; Vinly tombait ensuite entre leurs mains et enfin, dans un grand mouvement, elles se portaient d'un seul élan sur les hauteurs au sud-ouest de Hautevesnes. Nos troupes ont rencontré dans leur progression une résistance acharnée qu'elles ont complètement brisée. Les Allemands ont éprouvé dans ces circonstances d'irréparables pertes ; une des compagnies qui nous étaient opposées et qui, au début de l'attaque, pouvait mettre en ligne cent fusils, n'en comptait plus hier que 37, dont 5 en réserve de compagnie et 5 en réserve de régiment.

Onze avions allemands  
abattus par nos chasseurs

(OFFICIEL FRANÇAIS). — Dans la journée du 9 juin, nos escadrilles de chasse ont détruit ou mis hors de combat onze avions ennemis. Notre aviation de bombardement, qui a pu intervenir immédiatement dans la bataille, a attaqué sans relâche les troupes ennemies massées en arrière du front d'attaque.

Dans la journée du 9 et la nuit suivante, malgré le mauvais temps, dix-huit tonnes de projectiles ont été jetées sur les points de rassemblement, les convois et les gares, notamment sur celle de Roye, où un grand incendie, suivi d'explosions, a été constaté. Pendant le mois de mai, vingt-huit avions allemands ont été abattus par les moyens de la D.C.A., dont trois de nuit. En outre, vingt autres appareils, désemparés par notre tir, ont été obligés d'interrompre leur mission.

## COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — LA POUSSEE ALLEMANDE A CONTINUE DANS LA SOIREE D'HIER ET DANS LA NUIT AVEC LE MEME ACHARNEMENT.

SUR NOTRE AILE GAUCHE, DES ATTAQUES VIOLENTES, RENOUVELEES A PLUSIEURS REPRISES, ONT ETE BRISEES PAR NOS FEUX ET PAR LES CONTRE-ATTAQUES DE NOS TROUPES. COURCELLES, PRIS ET REPRISE, EST RESTE EN NOTRE POSSESSION.

SUR NOTRE DROITE, NOUS NOUS SOMMES MAINTENUS AU SUD ET A L'EST DE VILLE, QUI A ETE APELEMENT DISPUTE. NOUS AVONS FAIT PLUS DE 500 PRISONNIERS AU COURS DE CES DIFFERENTES ACTIONS.

AU CENTRE, L'ENNEMI A CHERCHE, EN ENGAGEANT DES FORCES NOUVELLES, A ELARGIR SA PROGRESSION. IL A REUSSE A ATTEINDRE LES ABORDS SUD DE CUVILLY, LE BOIS DE RESSONS-SUR-MATZ, LE PLATEAU DE BELLINGLISE, PLUS A L'EST, LA LUTTE SEST POURSUIVIE DANS LES BOIS THIESCOURT.

AU DIRE UNANIME DES PRISONNIERS, LA BATAILLE A COUTE JUSQU'ICI DES PERTES ENORMES AUX UNITES ASSAILLANTES.

Au nord de Reims, lutte d'artillerie assez vive.

Nous avons complété l'opération de détail entreprise hier à l'est de Hautebraye et fait 150 prisonniers.

Entre l'Ourcq et la Marne, nous avons repoussé plusieurs attaques ennemies à l'est de Vinly.

Continuant leur progression dans la région de Bussièrès, nos unités franco-américaines ont gagné du terrain, portant à 250 le chiffre de leurs prisonniers et capturant quatre mitrailleuses.

23 HEURES. — PENDANT LA DEUXIEME JOURNEE DE L'OFFENSIVE, L'ENNEMI A CHERCHE A COUPS D'ATTAKES PUIS-SANTES, GROSSIES SANS CESSER PAR DE NOUVEAUX EFFECTIFS, A PROGRESSER EN DIRECTION D'ESTREES-SAINT-DENIS ET DE RIBECOURT.

NOS TROUPES ONT REMPLI AVEC TENACITE LEUR MISSION DE RESISTANCE. L'ENNEMI A DU PRENDRE SUCCESSIVEMENT, PAR DES ASSAULTS REPETES ET AU PRIX DE LOURDS SACRIFICES, LES VILLAGES DE MERY, BELLOY ET SAINT-MAUR. LE PLATEAU DE BELLOY A ETE LE THEATRE DE COMBATS HEROIQUES.

AU SUD DE RESSONS-SUR-MATZ, LES ALLEMANDS ONT PRIS PIED DANS MARQUEGLISE, ET, PLUS A L'EST, LA BATAILLE SE POURSUIT AUX ABORDS SUD D'ELINCOURT.

A NOTRE DROITE, L'ENNEMI A REUSSE A DEBOUCHER DES BOIS DE THIESCOURT. A NOTRE GAUCHE, ENTRE COURCELLES ET RUBESCOURT, NOUS AVONS BRISÉ LES ATTAQUES DE L'ENNEMI ET GARDE NOS POSITIONS.

A L'EST DE LOISE, UNE TENTATIVE ALLEMANDE POUR PRENDRE LE PORT A ECHOUÉ.

## LES "DERNIERS ROUNDS DU MATCH"

FRONT FRANÇAIS, 10 juin. — Du correspondant de guerre de l'agence Havas accrédité aux armées :

La nouvelle offensive déclenchée hier par les Allemands sur le secteur Montdidier-Noyon fait partie de l'ensemble général des opérations qu'ils ont entreprises le 27 mai en vue de marcher sur Paris.

Si, en effet, les deux offensives du 21 mars et du 27 mai différaient totalement d'objectifs, la première visant Amiens et les ports de la Manche et la seconde l'accès des régions comprises entre l'Oise et la Marne, les deux offensives du 27 mai et du 9 juin ne sont, par contre, que le développement de la même bataille comportant, suivant la méthode classique allemande, pression alternative sur les deux ailes, tendant à l'encerclement des forces adverses opérant entre les deux branches de la tenaille.

Et, quoi qu'il essayé de dire puérilement la presse allemande, c'est bien la marche sur Paris, objet de tous ses rêves depuis bientôt quatre années, que poursuit l'ennemi avec le maximum de ses forces et ses plus puissants moyens.

Cette intention est clairement écrite sur la carte en lettres géantes, et il faut la mauvaise foi ridicule d'un journaliste allemand pour oser la nier, dans l'espoir évident d'essayer d'atténuer l'effet moral d'un insuccès.

Les Allemands tentent d'amorcer un mouvement enveloppant en poussant aussi loin que possible vers Paris la branche nord de la tenaille et d'atteindre leurs objectifs avant

que la branche sud, formée par les forces s'avancant le long de la Marne, soit mise en mouvement.

Cette manœuvre enveloppante, jointe au facteur surprise, fut le thème de tous les exercices préparatoires à l'offensive et n'est que l'extension de la tactique employée, en petit, pour la réduction des positions et des centres de résistance au cours de la bataille de l'Aisne.

Quant à l'ultime bataille, elle devait se livrer ensuite sous Paris et décider enfin de la victoire.

La résistance que nous avons su opposer hier, dès les premières heures de combat, s'affirmait magnifiquement.

Toutefois l'enjeu étant considérable, les Allemands ne veulent point se considérer comme arrêtés par cette première entrave. Avec un acharnement, une impétuosité et une fureur non encore égalés, faisant jouer immédiatement leurs réserves qu'ils lancent sans compter dans la fournaise, amenant toutes les unités dont ils peuvent disposer dans le rayon d'action, ils foncez en masses profondes et puissantes sur tout le front d'attaque.

Mais cette fois, comme ils ne luttent plus à six ou huit contre un et que leur supériorité numérique ne leur permet plus de contourner nos résistances sans les heurter de front, ils viennent se briser contre nos forces, ne réalisant que des progrès insignifiants au prix de pertes inouïes, faites pour épuiser rapidement leur élan.

Tous les gains de terrain précédemment

réalisés par eux en vue d'opérations futures seront nuls si les Allemands subissent l'échec qu'annoncent déjà le courage, l'héroïsme et l'admirable ténacité de nos troupes.

La lutte a continué à conserver, dans la matinée, toute sa violence et son acharnement de la première heure. Quelles que soient d'ailleurs les pertes allemandes, qui sont vraiment terribles, l'effort est monté pour que le combat se poursuive pendant plusieurs journées au moins avec le même degré d'intensité. Toutes les masses qui devaient coopérer à l'exploitation du succès escompté ont été mises en marche au même moment ; le formidable mécanisme est en mouvement ; de tous les points de l'arrière accourent les renforts.

On a l'impression fort nette d'assister aux derniers rounds du gigantesque match engagé depuis quatre années. L'Allemagne semble en être arrivée aux derniers sacrifices, à un moment suprême où les vies humaines ne doivent plus compter, car l'effort ne saurait avoir de nombreux lendemains.

Ce ne sont pas, comme au temps des combats de tranchées, le gain ou la perte de quelques kilomètres de terrain qui constituent un succès ou un échec.

Tout ou rien, voilà exactement la situation à laquelle se trouve acculée l'Allemagne, après quatre années au cours desquelles elle n'a cessé de proclamer ses succès et de se déclarer victorieuse.

On comprend donc que ces dernières luites doivent revêtir un caractère de brutalité et d'apreté dans la volonté de vaincre qui n'a encore jamais été atteint.

Nous savons ce que vaut le soldat français, lorsqu'il ne lutte pas contre des forces disproportionnées, et notre confiance en lui est absolue.

Les cadavres allemands sont là pour attester la bonne besogne qu'il accomplit au nom de la civilisation et de la justice.

CENT MILLE YOUNG-SLAVES  
D'AMÉRIQUE VIENDRONT COMBATTRE  
SUR NOTRE FRONT

Une dépêche d'Amérique annonce que les sujets young-slaves établis aux Etats-Unis avaient offert au président Wilson de lever une armée de 300.000 ou 400.000 hommes, qui iraient combattre parmi les troupes américaines sur la frontière française.

A Paris, dans les milieux young-slaves où nous nous sommes présentés, on nous a fourni les précisions suivantes à ce sujet :

— Nous n'avons pas encore reçu la confirmation de la nouvelle publiée par les journaux. Mais nous savons qu'elle est exacte. Plus de 800.000 Young-Slaves ont émigré en Amérique avant la guerre, ou s'y sont réfugiés depuis que le conflit a éclaté. Il existe, à Washington, une section du comité young-slave avec de nombreux comités dans toutes les grandes villes américaines. A la tête de la section se trouve M. Hinkovitch, ancien député de Croatie au Parlement hongrois et membre de la Diète croate d'Agram.

— Lorsque la guerre commença, de nombreux Young-Slaves s'engagèrent dans les armées alliées, dans l'armée russe surtout, mais le mouvement était sans ampleur, à cause de la neutralité américaine. Ceux qui n'avaient pas réussi à partir continuèrent à s'exercer dans les « sikols ».

— La guerre une fois déclarée par M. Wilson, le comité de Washington fit appel à la Serbie, qui envoya quelques officiers instructeurs sous les ordres du colonel Pribicevitch, ancien officier autrichien passé dans l'armée serbe, membre influent de la Narodna Odbrana (Défense nationale) et faussement accusé par Vienne d'avoir trempé dans le drame de Sarajevo. Le colonel est l'auteur du manifeste révolutionnaire du club young-slave qui servit de base au fameux procès des 53 d'Agram, en 1908.

— En parlant d'une armée de 300.000 à 400.000 hommes, on a exagéré. Elle atteint le chiffre de 100.000 combattants, et c'est déjà très beau. La plupart d'entre eux ont appartenu à l'armée autrichienne, de sorte que leur instruction se trouve singulièrement facilitée.

## UNE LETTRE DU CAPITAINE MATTON

UNE PATROUILLE DE PROTECTION  
A L'HEURE DE L'ATTAQUE

Celui qui fut un de nos "as" les plus audacieux racontait à sa famille ses impressions de bataille aérienne.

Les citations à l'ordre de l'armée et même les récits de nos correspondants de guerre ne peuvent nous donner qu'un aperçu sommaire des faits d'armes accomplis par nos soldats et par nos pilotes. La physionomie réelle des batailles au ras du sol ou au plein ciel, ce seront les souvenirs, les carnets de route, les mémoires des combattants qui nous la donneront un jour.

Parmi les documents les plus précieux qui se présentent dès maintenant à notre admiration, il faut mentionner ceux que viennent de réunir Jacques Mortane et Jean Daqay dans La Guerre des nues racontée par les morts, pour les publier bientôt en volume.

Ce sont les lettres écrites par nos grands "as" disparus.

Voici un des documents les plus curieux. C'est une lettre du capitaine Matton, racontant à sa famille ses impressions dans le secteur de Verdun, au cours d'une patrouille qui précédait une attaque :

15 décembre 1916.

... C'était le jour de la fameuse attaque. Mon escadrille était de patrouille de 8 h. 30 à 10 heures, donc juste avant l'attaque. Pour nous, le coup allait certainement être dur, puisqu'il fallait à tout prix empêcher les avions de réglage d'être attaqués et



LE CAPITAINE MATTON

que, d'un autre côté, j'avais, depuis quelques jours, fait la connaissance de Boches très sérieux, ramenés certainement de la Somme. Il y avait en particulier un monoplacé que j'ai surnommé Franz, et avec lequel j'avais eu un combat de vingt minutes. Deux petits biplaces de chasse camouflés seraient certainement aussi de la fête, car j'en étais battu avec eux deux jours de suite sur 304. Nous allions donc avoir affaire non plus au Boche qui lèche le camp, mais au Boche qui attaque. Mes pilotes devaient travailler par équipes de deux, et moi, j'allais seul pour surveiller l'ensemble et me porter aux points délicats.

Temps mauvais, plafond à 1.000 mètres, pluie et neige par moments. Pendant dix minutes, pas de Boches. Les Farman et Caudron font leur travail. J'avance un peu plus et je monte la garde. Je ne tarde pas à apercevoir un Boche qui, en face de moi, monte aussi la garde. Il attend évidemment l'occasion propice pour foncer sur un de nos nôtres. Je vérifie la chose en faisant semblant de m'écartier. Il commence à se rapprocher d'un Farman. Je me retourne brusquement et il en fait autant. En voilà déjà un qui ne veut attaquer que quand je ne serai plus là. Je ne le quitte donc pas des yeux. C'est mon Franz certainement. Puis arrivent deux autres appareils, et j'assiste alors à une tactique bien menée de leur part, mais à laquelle je ne veux pas me laisser prendre.

L'un d'eux s'approche pour m'attirer, je fonce de le poursuivre et je déclenche l'arrivée des deux autres. Le truc est étonnant. Ils ne me prendront pas au piège, car aujourd'hui il ne s'agit pas d'aller courir des risques au diable chez eux, il faut protéger nos appareils.

Si je me laissais entraîner à une si faible altitude, je risquerais fort d'y rester et surtout, pendant que je serais en train de me dégager, d'autres Boches tomberaient sur les Farman. J'ai eu six combats de suite, et chaque fois j'ai empêché un réglage d'être attaqué sérieusement.

Deux combats valent la peine d'être notés : le premier où j'ai descendu le Boche, le deuxième où j'ai été descendu.

Tout à coup, un des biplaces camouflés, qui avait disparu depuis quelques minutes, arrive au ras des nuages et se précipite sur un Farman. Je me lance sous lui et le combat s'engage. Un Nieuport me prête la main au début, puis abandonne, à cause d'un enrayage. Je secoue mon appareil. Je tire et suis tiré encore plus, car c'est un biplace. Deux ou trois fois je l'ai dans ma ligne de mire. Je constate que l'appareil se met à piquer brusquement vers ses lignes. Je me rapproche à toute vitesse sous la queue et je constate, à une centaine de mètres à peu près, que le mitrailleur est immobile et paraît tué, et que la mitrailleuse est immobile, dirigée vers le ciel. Bonne affaire. Je me rapproche à 50 mètres environ et je tire 150 cartouches à peu près. L'appareil descend de plus en plus et va atterrir à 2 kilomètres dans ses lignes, au milieu des trous d'obus. L'avion a certainement en plus été touché dans ses œuvres vives, et le pilote a dû être blessé pour conserver ainsi la marche en ligne droite quand je le tirais.

Je reviens chez nous en secouant mon appareil avec satisfaction, et je croise le Nieuport qui m'adresse un geste de félicitation. Il faut rester encore dix minutes, jusqu'à la fin de la patrouille. Je continue mon travail, tout en pensant que j'ai mon deuxième Boche. Puis je me décide à rentrer pour annoncer la bonne nouvelle. Je me retourne une dernière fois pour constater que tout est en ordre, quand j'aperçois, dans le lointain, un Farman avec



L'ARTILLERIE FRANÇAISE VENANT PRENDRE POSITION DANS LE BOIS DE THIESCOURT

SITUATIONS Brochure envoyée franco. PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris



quatre Boches à son derrière. Deux le servent de près. Le pauvre l'arman va se faire descendre. Il rame tant que ça peut pour rentrer. Je suis déjà dans le tas : trois Boches prennent la fuite en me reconnaissant, et je reste avec un petit biplace de même type que celui que je viens de descendre. Le combat est engagé. Je me remue sous lui. Nous nous prenons chacun notre tour dans la ligne de mire. A un moment, où son mitrailleur me tire de côté, j'entends un grand bruit, et je reçois toute l'eau chaude du radiateur dans la figure. Heureusement qu'elle n'est qu'à 50 degrés. Voilà une occasion superbe de faire ma toilette ! Mais je n'ai pas de savon : j'avoue que je n'y ai d'ailleurs guère pensé. Un brusque mouvement me met en dehors du champ de tir. Je fais l'appareil sérieusement touché en me laissant tomber de façon anormale. Ce mouvement m'éloigne du Boche. Je redresse. Je constate que le moteur marche toujours ; mais, sans eau, il n'en a pas pour longtemps, quelques fractions de minute à peine ; heureusement je suis sur les lignes : voilà la boucle de la Meuse. Je suis sauvé. Il me faut atterrir évidemment près des lignes, mais enfin chez nous, et ce n'est pas encore pour aujourd'hui le pain KK. Prairie de la Meuse inondée. J'aperçois un appareil qui a été obligé d'atterrir. Il ne s'est pas retourné. Donc le sol est bon. Ce que je ne vois pas, c'est que les Boches ont tiré avec de gros obus dessus, et il y a une foule d'entonnoirs remplis d'eau. Enfin je ne risque jamais qu'un petit capotage. Je me pose « comme une fleur » en évitant tous les trous. Pied à terre. Je remercie le Ciel et j'adresse un salut amical au Boche qui vient me survoler à 1.200 mètres (celui qui vient de me descendre sans doute). Il peut constater que le travail n'est pas complet. C'est une balle dans le moteur, entrée à 50 centimètres devant moi ; elle a percé un plan, un mat, le capot et fait éclater la chemise de circulation d'eau, ce qui est la cause de mon débarbouillage. Ceci se passait à 9 h. 55. Cinq minutes plus tard, les fantassins se jetaient à l'assaut sur 10 kilomètres de front, au bruit formidable d'une artillerie écrasante, et j'avais conscience d'avoir fait quelque chose.

Capitaine MATTON.

### Contre les gothas

Les mesures de protection prises par les Compagnies de chemin de fer

Les Compagnies de chemins de fer viennent d'adopter un certain nombre de mesures de précaution contre les bombardements aériens. En premier lieu, dès le signal de l'alerte, le départ des trains est arrêté. Il ne reprend qu'après la sonnerie de la breloque. Cependant, les trains dont l'heure de départ est imminente et qui sont chargés d'un grand nombre de voyageurs quittent la gare, non sans que les voyageurs aient été avertis et invités à s'abriter, s'ils le désirent, dans les sous-sols de la gare.

Les trains en marche quand les avions sont signalés s'arrêtent à la première station. Là encore les voyageurs auront toute liberté de s'abriter ou de continuer le trajet si le train se trouve dans le périmètre de la grande ceinture. S'il est déjà sorti du périmètre de la grande ceinture, le train s'arrêtera à la première station, qu'il ne quittera qu'à la fin de l'alerte.

Des dispositions identiques sont prises pour les trains qui marchent sur Paris.

Enfin, pour assurer la sécurité des voyageurs, pendant toute la durée de l'alerte, les employés aux postes de signaux ou d'aiguillage ont mission, si une explosion se produit à proximité de leur poste, de faire arrêter les trains et de prévenir les conducteurs. Les trains vont alors à petite allure jusqu'au poste voisin, qui n'est jamais éloigné de plus de deux kilomètres.

Une dix-septième mesure fixe vient d'être installée sur le poste de police, rue d'Aguesseau.

### OBLIGATIONS de la Défense Nationale

Entre les placements à long terme : Titres de rente sur l'Etat, et les placements à court terme : Bons de la Défense Nationale, s'intercale un placement à échéance un peu plus éloignée que ces derniers, productif d'avantages et jouissant de garanties similaires.

Tel est celui qui constitue les Obligations de la Défense Nationale.

Ces Obligations, émises aux mêmes caisses que les Bons (trésoreries générales, recettes des finances, recettes de l'enregistrement, des contributions indirectes et des douanes, bureaux de poste, etc.), comportent des coupures de 100 fr., 500 fr., 1.000 fr., 10.000 fr. et au-dessus.

Les souscriptions sont reçues en numéraire — en Bons de la Défense Nationale repris pour leur prix d'émission augmenté des intérêts courus au jour de la souscription — et en Titres de rente 3 1/2 0/0 amortissable libérés avant le 31 janvier 1915 ou admis au bénéfice des dispositions de la loi du 31 mars 1915. Ces Titres sont acceptés pour leur valeur d'émission de 91 fr. pour 100 fr., augmentée de l'intérêt acquis depuis le paiement du dernier coupon.

Ces Obligations, qui sont exemptes d'impôt, produisent un intérêt de 5 0/0 payable par semestre et d'avance.

Elles peuvent être échangées contre des titres des emprunts de l'Etat qui seront émis avant le 1<sup>er</sup> janvier 1920, au prix d'émission augmenté, en ce qui concerne les Obligations dites à l'origine décennales et actuellement à échéance de sept années, de la portion déjà acquise de la prime de remboursement et sans déduction des intérêts déjà courus pour la période non écoulée du semestre en cours. Elles sont délinquées au porteur ou à ordre avec faculté de transmission par endossement.

LAIT CONCENTRÉ SUCRÉ et SANS SUCRE

**NESTLÉ**

En Vente partout LA MARQUE PRÉFÉRÉE

## 5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

### LE VICE-CHANCELIER VON PAYER PARLE DE LA FUSION AUSTRO-ALLEMANDE COMME D'UN FAIT ACCOMPLI

Les journées qui viennent diront si l'Autriche abdique définitivement entre les mains de la Prusse.

Les négociations ouvertes depuis le mois de mai entre l'Autriche et l'Allemagne, pour une fusion définitive, sont entrées, depuis hier, dans une période qui décidera du succès de toute l'affaire. A Berlin, on ne paraît pas douter de ce succès. Pour saluer l'arrivée du baron Burian, qui vient, comme plénipotentiaire de la double monarchie, mettre au point la nouvelle unité, le vice-chancelier von Payer a fait, devant un rédacteur de la *Neue Freie Presse*, des déclarations dans lesquelles il donne comme un fait déjà acquis et accompli la constitution d'un vaste empire de l'Europe centrale par l'absorption volontaire de l'Autriche-Hongrie.

Nous saurons bientôt si le baron Burian n'est venu à Berlin que pour signer cette capitulation sans phrase et reconnaître la vassalisation et la médiatisation complètes de la vieille dynastie des Habsbourg, pour qui, jusqu'à présent, les Hohenzollern n'étaient que des parvenus. Peut-être von Payer n'a-t-il parlé en termes aussi catégoriques que pour peser sur les incertitudes autrichiennes et frapper un grand coup sur l'opinion. Toutefois, le fait que ces déclarations aient paru dans le plus important des journaux viennois montre qu'en Autriche même le plan allemand rencontre de multiples compléments.

Si le projet de fusion se réalise tel que le vice-chancelier le trace dans ses grandes lignes, on peut dire que l'empire d'Autriche aura vécu. Il sera, par rapport à la Prusse, dans une situation de dépendance pareille à celle de la Bavière.

D'abord, au point de vue militaire, le plus important dans une « alliance d'armes », von Payer prévoit un haut commandement

unique, avec un entraînement, un armement, un équipement et un ravitaillement uniformes pour les deux armées. Ce serait la mise en œuvre par la Prusse de tous les éléments austro-hongrois capables de combattre. Il n'y a pas à se dissimuler un instant le danger que représenterait pour la paix du monde et la sécurité de l'Europe la réussite d'une pareille combinaison.

Au point de vue politique, le vice-chancelier annonce qu'une distinction serait faite entre la politique extérieure, qui serait commune, et la politique intérieure, où l'Autriche conserverait son autonomie. C'est d'ailleurs exactement le cas de la Bavière et des autres Etats allemands confédérés. L'Autriche, à l'avenir, ne pourrait pas plus songer que la principauté de Lippe à avoir une politique étrangère personnelle.

Enfin, au point de vue économique, von Payer annonce également l'unification. De même que l'Unité de 1871 avait été précédée par le Zollverein et des conventions militaires, c'est par la suppression des barrières douanières et la subordination de l'armée austro-hongroise au commandement prussien que le nouvel empire de l'Europe centrale serait fondé.

Voilà les plans que les gouvernements de Berlin exposent avec brutalité. Si l'Autriche se courbe devant ces exigences, elle aura cessé d'exister comme Etat indépendant. Les journées qui viennent marqueront peut-être la fin d'un empire séculaire, — et le commencement d'une Allemagne plus vaste que celle de 1871.

Jacques BAINVILLE.

### Menaces allemandes à la neutralité hollandaise

LONDRES, 10 juin. — Le correspondant du *Daily Express* à Amsterdam télégraphie, le 9 juin :

« J'apprends, de source digne de foi, qu'un des plus hauts fonctionnaires allemands, attaché à l'administration de la Belgique, parlant à un certain nombre de diplomates neutres à Bruxelles, la semaine dernière, a déclaré :

« Nous devons admettre que Zeebrugge et Ostende nous seront temporairement d'une faible utilité pour la guerre sous-marine. Mais, le jour où Ostende et Zeebrugge seront complètement bloqués, nous nous servirons de l'Escaut comme base sous-marine, quel qu'en soit le coût. »

### Le vicomte Kato n'est pas partisan de l'intervention japonaise en Sibirie

LONDRES, 10 juin. — Le correspondant du *Daily Mail* à Tokio a interviewé le vicomte Kato, chef de l'opposition. L'ancien ministre des Affaires étrangères, relativement à la question de Sibirie, a déclaré qu'il n'était pas favorable à l'intervention, aucun danger immédiat ne menaçant le Japon. Il a en outre dit sa foi dans la victoire des alliés.

### Vers la Haute Cour

La commission d'instruction de la Haute Cour, réunie sous la présidence de M. Monis, a entendu hier la lecture du rapport de M. Pères, qui, aux faits relevés par la commission, ajoute certaines constatations complémentaires.

D'autre part, la commission a reçu communication des réquisitions du procureur général, M. Mérillon, lesquelles concluent à l'application du paragraphe 3 de l'article 60 du Code pénal, ainsi conçu : « Seront punis comme complices d'une action qualifiée crime ou délit ceux qui auront avec connaissance aidé ou assisté les auteurs de l'action dans les faits qui l'auront préparée ou facilitée ou dans ceux qui l'auront consommée. »

### La taxation de la viande

Le *Journal Officiel* publie ce matin un arrêté de M. Victor Boret, ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement, appliquant, à partir du 15 juin 1918, les dispositions de l'arrêté du 29 mai dernier, fixant un prix maximum de vente de la viande de bœuf aux marchés aux bestiaux du Havre, de Nantes et de Bourges.

A partir de la même date, sur les marchés de Paris, Lyon, Bordeaux, Marseille, Avignon, Nîmes, Saint-Etienne, Orléans, Rouen, le Havre, Nantes et Bourges, les prix de vente ne pourront dépasser, pour la première qualité, en viande nette :

Pour le veau, 5 fr. le kilo ; pour le mouton, 6 fr. 20 le kilo ; pour le porc, 4 fr. le kilo de viande au poids vif.

## LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

### Front britannique

(10 juin). — 13 HEURES. — Hier, nous avons exécuté un heureux coup de main contre un poste allemand dans le secteur au nord-est de Béthune.

Au cours de la soirée, une attaque ennemie sur un de nos postes dans le bois d'Aveluy a été repoussée.

(10 juin). — 21 H. 30. — En dehors de l'activité réciproque d'artillerie en différents secteurs, il n'y a rien à signaler sur le front britannique.

### Front italien

(10 juin). — Les duels d'artillerie ont été fréquents du Tonale à la Brenta et sur la Basse-Plave. Des tentatives de surprise de la part d'importants groupes ennemis ont été évitées par nos avant-postes dans le val Lagarina, dans la Vallarsa, dans la Conca Laghi et au Porte di Salton. Des patrouilles italiennes et britanniques ont mis en fuite des éclaireurs ennemis sur divers points

du front montagneux et, au cours d'un raid sur le col Dell Orso, se sont emparés d'armes et de matériel.

Nos avions ont lancé 4.000 kilogrammes de bombes sur des dépôts et des nœuds de communications ennemis. Cinq avions ont été abattus au cours de combats aériens.

### Front de Macédoine

(9 juin). — Sur les deux rives du Vardar, vive activité de l'artillerie ennemie, qui a bombardé nos communications en arrière du front avec une pièce à longue portée. Nos batteries ont riposté par des tirs de destruction qui ont provoqué l'explosion d'un dépôt de munitions ennemi.

Grande activité d'artillerie et de patrouilles sur le front de l'armée serbe, où plusieurs détachements ennemis ont été dispersés par nos feux.

Au cours des combats aériens de la journée, un avion ennemi a été abattu dans ses lignes.

### L'AVIATION ANGLAISE DANS LA BATAILLE DE MONTDIDIER-NOYON

Elle coopère avec nos escadrilles et harcèle les fantassins allemands. 19 avions ennemis descendus.

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Le 9 courant, nos escadrilles, coopérant avec les escadrilles françaises, n'ont cessé de travailler, du lever à la chute du jour, sur le front de bataille Noyon-Montdidier.

Des avions de bombardement ont entravé l'avance de l'ennemi et harcelé ses troupes et ses transports par un feu continu de mitrailleuses.

De fortes patrouilles d'avions de chasse ont, pendant la journée entière, balayé tout le champ de bataille, tandis que des appareils, volant à haute altitude, protégeaient contre les attaques ceux qui volaient plus bas.

Parmi les objectifs atteints par nos avions se trouvent : un aérodrome près de Roye, où nous avons mis le feu à des appareils ennemis encore à terre, un dépôt de munitions à Montdidier qui a sauté dans une gerbe de flammes, des atterrages d'artillerie et des voitures à Conchy, des camions à Lagny et Hainvillers et de l'infanterie dans les tranchées et sur les routes le long de toute la ligne de bataille et en arrière.

Sur le front britannique, l'ennemi a déployé peu d'activité aérienne, mais nos appareils ont exécuté un grand nombre de réglages, de reconnaissances, de bombardements et de photographies jusqu'à ce que la pluie les arrêtât.

Un de nos appareils de réglage a forcé un biplan allemand à atterrir et à se rendre dans l'aérodrome même auquel appartenait notre appareil.

En outre de cet appareil, quatorze autres ont été descendus par nous, et quatre autres contrainsts d'atterrir désarmés. Un ballon d'observation ennemi a été abattu en flammes. Quatre de nos appareils manquent.

### Les victimes des bombardements des hôpitaux britanniques

LONDRES, 10 juin. — A la Chambre des communes, M. Macpherson, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, dit qu'un rapport récent du commandant en chef établit que, pendant la période du 15 mai au 1<sup>er</sup> juin, les hôpitaux de France ont été attaqués sept fois.

Le total des victimes, au cours de ces sept attaques, s'élève, en tués, à 11 officiers, 318 hommes, 5 infirmières, 8 femmes et 6 civils du corps militaire auxiliaire. Le nombre des blessés a été de 18 officiers, 534 hommes, 11 infirmières, 7 femmes et 73 civils du corps militaire auxiliaire.

### La mort d'un "as"

Le 4 juin, le capitaine Derode a été tué au cours d'un combat. Il reçut deux balles dans le ventre et s'écroula dans nos lignes. Le matin même, il avait abattu sa septième victime.

### La dixième victoire de Moutron

Après avoir relaté cette triste nouvelle et rappelé les brillants états de service de l'héroïque pilote de chasse, le *Petit Parisien* annonce la dixième victoire de l'adjudant Moutron, un Parisien de vingt-deux ans. C'est à lui que nos fantassins doivent d'avoir été débarrassés de « Fantomas ».

### L'activité américaine sur le front de la Marne

(OFFICIEL AMÉRICAIN). — Au nord-ouest de Château-Thierry, nos troupes, agissant en liaison avec les troupes françaises, ont encore amélioré leurs positions et infligé à l'ennemi des pertes en hommes (tués et prisonniers) et en matériel de guerre.

Dans la Woëvre et sur le front de la Marne, activité modérée d'artillerie. Nos patrouilles ont traversé la Marne et ont fait avec succès des reconnaissances dans les positions ennemies.

### Les ouvriers américains contre toute grève

SAINT-PAUL (Amérique), 10 juin. — Le rapport de M. Gompers et de la commission exécutive de la Fédération ouvrière qui a été présenté à l'assemblée annuelle de cette association dit, au sujet de la participation de l'Amérique à la guerre :

« L'autocratie, le militarisme et sa plus dangereuse arme, la diplomatie irresponsable, doivent disparaître et faire place à la démocratie, à la justice, à la liberté et à la confiance absolue entre les gouvernements. Les ouvriers travaillant au matériel de guerre font, pour ainsi dire, partie des forces combattantes, et aucune mesure ne devrait être prise dans les usines ou sur le champ de bataille qui ne soit pas en harmonie complète avec les buts de guerre ; on ne devrait faire aucune grève qui ne soit approuvée par le soldat qui risque sa vie dans la tranchée en France. » (Havas.)

## PAPILLON

PAR

SHERIDAN

Mlle Trouche, ma femme, jeta autour de mon cou ses bras roses et parfumés.

— Alors, c'est bien vrai, mon chéri... tu ne veux pas que j'aie un chien ?

Doucement, je dénouai le tendre collier.

— Mais pourquoi, pourquoi ? Un chien, c'est charmant, ça remue, c'est vivant ! Du moment qu'il serait propre, et tranquille, et affectueux... Justement mon coiffeur m'en propose un... une merveille ! Tu veux bien, maintenant ?

Lentement je hochai la tête.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Je te l'ai dit cent et mille fois, ma pauvre chérie. Un chien, c'est très gentil, mais c'est une obsession. Il a chaud, il a froid, il a faim. Et tous les ennuis, tous les soucis qu'il occasionne : ses aboiements qui troublent le travail, ses promenades quotidiennes, ses poils qu'il dépose sur tous les tapis et sur tous les rideaux, son odeur, sa muselière... Non, crois-moi, non, vaut mieux pas...

Trouche fit une adorable moue, baissa la tête — et ses cheveux si fous vinrent caresser mon front.

Alors ce fut le silence et, seul en face de mes pensées, je reconnus que je n'étais point franc. Ah ! que m'importaient toutes les raisons que je venais d'énumérer avec tant de complaisance ! Une seule s'opposait pour moi aux volontés féminines qui me hantaient : j'étais jaloux.

Où, jaloux. Un chien dans la maison, c'était un être qui, selon moi, me volerait toutes les pensées de Trouche. Elle l'aimerait — certainement — et, dès lors, toutes les puérilités exquises qu'elle n'avait que pour moi seraient partagées avec l'intrus : « Tu as froid, tu as chaud, tu as faim... » J'étais jaloux. N'étant plus seul à accaparer les idées de ma femme, son cœur, pensais-je, se partagerait infailliblement, et cela je ne le voulais pas.

Mais Trouche est obstinée. Elle se fit câline et plus pressante encore :

— Ecoute-moi, mon chéri. Le chien dont je te parle est un chien extraordinaire. Des années peuvent se passer avant de retrouver une bête semblable... Alors, si tu veux... nous allons essayer... Quinze jours, ce n'est pas terrible ! D'abord il est tout blanc et s'appelle Papillon... Cela nous portera bonheur. Tu veux bien, dis ? Moi qui ne te demande jamais rien...

— Jamais rien ? Et ton petit canotier en satin ? Et ton tailleur à carreaux ? Et tes souliers de daim ?

— Ce n'est pas la même chose.

Pour les femmes ce n'est jamais « la même chose ». Déjà les yeux de Trouche s'embaient de grosses larmes — et puis le chien s'appelait Papillon. Qu'auriez-vous fait à ma place, grands dieux ?

J'eus la faiblesse de consentir.

...Et le chien arriva. Trouche n'avait point menti. C'était une petite bête si craintive et si douce, si affectueuse aussi, qu'il eût fallu avoir un cœur de pierre pour ne point se laisser aller à lui rendre la tendresse qu'elle vous témoignait sans répit.

Dès mon réveil, Papillon, par des jappements discrets, me souhaitait le bonjour. Puis, sagement assis face à moi, il assistait à mon déjeuner. Enfin, me suivant dans mon cabinet de travail, il défendait ma porte contre les importuns et venait régulièrement quémander la caresse que je lui donnais maintenant avec un plaisir que je ne songeais plus à me dissimuler.

Eh bien, oui, c'est stupide, peut-être, mais je l'aimais, ce chien ! J'aimais ses démonstrations reconnaissantes, sa joie frétilante à chacun de mes retours, son bonheur de m'accompagner quand je consentais à le promener. De jour en jour je m'attachais davantage à lui, et, pour la domesticité, je devins un tyran.

— Marie, le chien n'a pas trop froid ? Marie, le chien n'a pas trop chaud ? Marie, le chien a-t-il mangé ?

Et Trouche ? Trouche, elle, tout d'abord, fut heureuse de ma bonne humeur vis-à-vis de son protégé, mais les jours s'écoulaient et, un matin, ce n'est point sans surprise que je la vis entrer dans mon bureau.

Doucement elle s'avança vers mon fauteuil, s'assit délibérément sur mes genoux :

— Dis, mon chéri... je voulais te demander... nous allons rendre le chien, n'est-ce pas ?

— Le chien ? Mais pourquoi ?

Trouche ne me répondit point. Elle n'osait pas me dire. Mais son regard s'attendrit.

Je la compris.

— Oui, ma chérie, oui... tu peux le rapporter.

Un long baiser me remercia, mais, — oserai-je l'avouer ? — mon regret de la séparation fut à peine compensé par ma joie d'être jaloux...

SHERIDAN.

### NOUVELLES BRÈVES

L'affaire Humbert. — Le lieutenant Joussetin a entendu M. Brunel, avocat, conseil judiciaire de Pierre Lanoir, qui assista à diverses assemblées du Journal.

Mort de M. Arrigo Boito. — Une dépêche de Milan annonce que le sénateur Arrigo Boito, compositeur, célèbre auteur de l'opéra *Meistersinger*, est mort subitement hier matin.

La mission belge à Rome. — Au déjeuner qu'il a offert en l'honneur de la mission belge, M. Orlando a prononcé en français un discours dans lequel il a rendu hommage à l'héroïsme belge.

M. Branting et la conférence travailliste. — On annonce de Londres que M. Henderson a reçu un télégramme de M. Branting, annonçant qu'il accepte l'invitation d'assister à la conférence travailliste de Londres.

Le général Berthelot aux Etats-Unis. — L'ancien chef de la mission française en Roumanie est arrivé en Amérique pour suivre la préparation des armées.



## LES COURS

— S. M. le roi d'Angleterre vient d'accorder à S. Exc. lord Bertie of Thame, ancien ambassadeur d'Angleterre à Paris, l'autorisation d'accepter le grand cordon de la Légion d'honneur qui lui a été conféré par le président de la République française, en reconnaissance des services rendus par cet éminent diplomate pour la cause commune de la Grande-Bretagne et de la France.

## INFORMATIONS

— La croix de guerre a été décernée à Mme de Subigny, automobiliste du service de santé, qui s'est fréquemment signalée en allant courageusement chercher les blessés sur le terrain battu par le feu de l'ennemi.

## MARIAGES

— Dans l'intimité vient d'être célébré, en l'église de Maroué, près Lamballe (Côtes-du-Nord), le mariage du vicomte Hubert de Kersaintgilly de La Villevallée, automobiliste à l'armée d'Orient, fils du comte Amaury de La Villevallée et de la comtesse, née de La Buberaye, avec Mlle Marie Halna du Fretay, fille du baron Halna du Fretay et de la baronne, née de Carcouët.

## DEUILS

— On annonce la mort du général de brigade anglais Lumsden, tué au cours d'une récente bataille.

Nous apprenons la mort :

De M. Pontet, sénateur du Rhône, décédé subitement dans sa propriété de Châtillon-sur-Azergues ;

Du lieutenant-colonel Pierre Guérard, commandant le 3<sup>e</sup> hussards, grièvement blessé au cours de l'offensive allemande et décédé le 5 juin à l'hôpital où il avait été transporté. Le lieutenant-colonel Guérard était le gendre de feu M. Richard Waddington, sénateur de la Seine-Inférieure ;

De M. Henri Sestier, ancien résident supérieur en Annam ;

De M. Pierre de Keranflech, sous-lieutenant au 28<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne, trois fois cité, tombé au champ d'honneur à vingt et un ans, fils du comte de Keranflech, sénateur des Côtes-du-Nord, et de la comtesse, née de Boisboissel ;

Du prince Duleep Singh, qui vient de succomber pendant un séjour sur la Riviera. Très connu dans les milieux sportifs, il n'avait cessé, ainsi que la princesse Duleep Singh, de s'occuper des œuvres de guerre dès le début des hostilités, avec une charité extrêmement bienfaisante ;

De M. Aymard de La Celle, du ... régiment d'artillerie, mort pour la France, âgé de vingt et un ans. Il était le fils du vicomte Henri de La Celle et de la vicomtesse, née de Lafont ;

De notre confrère M. Henri du Mothier, décédé à Viroflay ;

Du lieutenant Pierre Motte, pilote aviateur, chevalier de la Légion d'honneur, cinq fois cité, mort en service commandé.

## BIENFAISANCE

— Le comité du Secours National intervient par les œuvres fort nombreuses qu'il suit et subventionne, en faveur de ceux de nos compatriotes contraints à abandonner leur foyer. Il se préoccupe du voyage des familles nombreuses, de leur installation dans les départements sur lesquels elles sont dirigées, et prend soin particulièrement des enfants, des vieillards et des malades.

Le comité du Secours National serait reconnaissant à tous ceux qui désirent venir en aide à ces malheureux éprouvés. Adresser les souscriptions à, rue Pierre-Curie, Paris.

## La grosse Bertha

Le bombardement de la région parisienne par pièce à longue portée a continué hier. Il a fait quelques victimes.

## La Bretelle "Gallia"

A DOS AUTO-AJUSTEUR

est en vente dans toutes les bonnes maisons

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

## AVOCAT

10fr. Consult. au Vieux, 51, Paris. Divorce. Annulation religieuse. Réhabilitation à l'issue de tous.

Procès. Sujets confidentiels. Enquêtes discrètes (32<sup>e</sup> année).

## CAPSULES

## DE MORRHUOL

## CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

PLUS TOUTES LES PHARMACIES

VOIES URINAIRES Maladies de la PEAU Prostate, Vésicule, Impuissance, Écoulements, Rétrécissements, Filaments, Mitrice, Pertes, Écoulements, Démangeaisons, Gales, Dartres, etc. Consultez les Docteurs Spécialistes de l'INSTITUT MILTON Grand Centre universel, lement pour la suppression de ces traitements et la guérison de ces affections. 70, rue de la République, 70, Paris. 608, rue de la République, 608, Paris. 608, rue de la République, 608, Paris.

VOULEZ-VOUS GUÉRIR ? ET GUÉRIR RAPIDEMENT ?

VOIES URINAIRES Maladies de la PEAU Prostate, Vésicule, Impuissance, Écoulements, Rétrécissements, Filaments, Mitrice, Pertes, Écoulements, Démangeaisons, Gales, Dartres, etc. Consultez les Docteurs Spécialistes de l'INSTITUT MILTON Grand Centre universel, lement pour la suppression de ces traitements et la guérison de ces affections. 70, rue de la République, 70, Paris. 608, rue de la République, 608, Paris. 608, rue de la République, 608, Paris.

VOULEZ-VOUS GUÉRIR ? ET GUÉRIR RAPIDEMENT ?

VOIES URINAIRES Maladies de la PEAU Prostate, Vésicule, Impuissance, Écoulements, Rétrécissements, Filaments, Mitrice, Pertes, Écoulements, Démangeaisons, Gales, Dartres, etc. Consultez les Docteurs Spécialistes de l'INSTITUT MILTON Grand Centre universel, lement pour la suppression de ces traitements et la guérison de ces affections. 70, rue de la République, 70, Paris. 608, rue de la République, 608, Paris. 608, rue de la République, 608, Paris.

VOULEZ-VOUS GUÉRIR ? ET GUÉRIR RAPIDEMENT ?

VOIES URINAIRES Maladies de la PEAU Prostate, Vésicule, Impuissance, Écoulements, Rétrécissements, Filaments, Mitrice, Pertes, Écoulements, Démangeaisons, Gales, Dartres, etc. Consultez les Docteurs Spécialistes de l'INSTITUT MILTON Grand Centre universel, lement pour la suppression de ces traitements et la guérison de ces affections. 70, rue de la République, 70, Paris. 608, rue de la République, 608, Paris. 608, rue de la République, 608, Paris.

## LE BARON DE BROQUEVILLE PREND SA RETRAITE ET QUITTE LE HAVRE



M. DE BROQUEVILLE, PHOTOGRAPHIÉ AVEC SA FEMME, SA FILLE ET SES CINQ FILS. Démissionnaire, M. de Broqueville, qui, avant la guerre avait senti la menace allemande et fait voter la loi militaire qui a permis à l'armée belge de jouer un rôle glorieux dans la guerre, vient de quitter Le Havre pour aller prendre un repos bien mérité. Le voici, photographié en compagnie de la baronne de Broqueville, de leur fille et de leurs cinq fils. Tous les cinq sont mobilisés et tous les cinq sont au front.

## B L O C - N O T E S

Les « Mutisés du Sud » viennent d'ouvrir un congrès à Montauban. Il n'y a pas bien longtemps qu'un autre congrès des mutilés se tenait à Paris, et qu'à Londres s'assemblaient des médecins, des chirurgiens, des philanthropes, pour s'y entretenir de la condition des « invalides de la guerre ». Il faut bien l'avouer : le public ne prête à ces conférences qu'une assez médiocre attention. C'est au combattant seul que vont sa curiosité fervente, son admiration, sa gratitude, sa pitié. Dès que le combattant — hors de combat — a quitté le champ de bataille ou l'hôpital, et déposé l'uniforme, il n'est plus, aux yeux de beaucoup de gens — pas aux yeux de tous, heureusement ! — qu'un civil diminué et qu'on oublie. Je me souviendrai toujours du mot d'une infirmière-major à qui l'un de ses convalescents demandait, au moment de quitter l'hôpital, une « tenue » civile en remplacement de son vieux calot, de ses molletières et de sa capote usée, et qui lui répondait, avec un triste sourire que nous avions tous compris : « Ah ! mon petit, gardez donc vos effets militaires le plus longtemps que vous pourrez ! »

Les journalistes ont, dès maintenant, un très grand devoir à remplir : celui d'entretenir autour du blessé de guerre la pitié admirative et reconnaissante de la patrie. Nos blessés ont le prestige du vêtement de bataille ; réformés, ils ne l'ont plus. Ils étaient « les poilus » ; les voilà redevenus des gens comme nous, dont la foule se confond avec la nôtre, ou ne diffère de la nôtre qu'en ce qu'ils sont généralement un peu plus mal vêtus que nous.

Ne cessons pas de les aider et de les plaindre. Gardons-nous surtout de croire que nous sommes dispensés de toute intervention utile vis-à-vis des plus malheureux de ces réformés, et que l'Etat les a mis à l'abri de la misère en les pensionnant !

L'Etat fait ce qu'il peut ; mais, en vérité, pour l'instant, il ne peut pas grand-chose. En moyenne, ses « belles » pensions sont de 2 francs par jour. Il faut vivre avec cela. Il faut élever des enfants et nourrir une femme ; car la femme d'un épiléptique, d'un paraplégique, d'un double amputé des jambes ou des bras ne peut gagner que difficilement sa vie. Elle est une garde attachée du matin au soir à son tragique devoir. Or, ceux-là sont les privilégiés ! Ils sont les réformés « n° 1 » que l'Etat protège, et derrière lesquels se presse l'immense foule des « n° 2 » à qui nulle pension de réforme n'est accordée. Quel chemin à parcourir encore, et quelle tâche immense à réaliser !

On la réalisera. Mais il faut, pour cela, que nous nous mettions tous à l'œuvre. C'est une autre guerre qui commence — la guerre à l'ingratitude et à l'oubli !

SONIA.

## Les Amex

On s'est quelque temps demandé comment on appellerait les soldats américains qui se battent sur notre front.

Vous me direz, qu'il suffirait de les nommer : les Américains.

Mais l'on désire trouver un sobriquet familier où s'exprimerait l'affection qu'ils inspirent.

La presse désigna nos alliés par le terme de *sammies*.

Ce mot était emprunté aux Anglais, qui l'emploient souvent. C'est le diminutif de Sam. Les *sammies* sont les enfants de l'Oncle Sam.

Mais cette dénomination manque de gravité. Elle est loin d'être injurieuse. Elle est sympathique. Seulement elle a le défaut d'être un peu badine. Nos amis d'outre-mer ont la prétention justifiée de venir jouer chez nous un rôle austère.

On leur a donné le surnom de *Yankees*. Ils l'acceptent volontiers. Les *Yankees*, ce sont les hommes de race américaine. Aux Etats-Unis, on préfère à ce terme celui de

*Yank*, pluriel : *Yanks* ; il a presque la même signification. *Yankee* présente, en effet, l'inconvénient d'avoir été adopté pendant la guerre de Sécession, uniquement par les habitants des Etats du Nord, et d'évoquer par conséquent le fâcheux souvenir d'une violente crise nationale. Le mot *Yank* est plus général.

Actuellement les reporters militaires ont une tendance à se servir du mot : *Amex*. Les *Amex*, ce sont les soldats du nouveau monde.

L'étymologie est très simple. C'est l'agglutination de deux syllabes initiales : *America-Expeditionary Forces*.

Il est vraisemblable que cette appellation prévaudra sur toutes les autres. Elle a ce mérite fortuit de ressembler au mot : *ami*. Les *Amex* : peu importe au fond l'origine de ce terme. Il sonne bien : il sonne presque tendrement. Et mieux nous connaissons ceux auxquels il s'applique, plus nous apprendrons à le chérir.

## Crime de lèse-majesté

Parmi les derniers évacués récemment arrivés à Paris, se trouve un prêtre, M. l'abbé Riedmüller, curé de Saulchery. Il assumait le rôle pénible de prévenir lui-même chacun des habitants de Charly et de Saulchery qu'ils eussent à évacuer en hâte leurs villages. De très haute taille, l'allure et le verbe énergiques, le visage large au nez court accentué en bec d'aigle, l'abbé, Alsacien de naissance, ressemblait à un personnage d'Eckmann-Chatrain.

Une première fois, en septembre 1914, il avait eu affaire aux Allemands, qui occupèrent huit jours le village. Il courut alors le risque d'être fusillé. On manquait de pain. Les habitants s'en procuraient difficilement à une boulangerie hors du village. L'abbé y rencontrait des soldats allemands : « Vous venez acheter notre pain, leur dit-il en bon allemand, ou ne vous en donnez donc pas chez vous ? » Paroles subversives. L'abbé fut traqué, arrêté. Deux uhans le menèrent rudement devant un capitaine qui formula le grief : « Vous avez dit que nous n'étions pas nourris par notre empereur ! » Et il annonça à l'abbé qu'on allait le passer par les armes. Mais les Allemands ne mirent pas cette menace à exécution.

## A Brévannes

On nous cite un mot d'une vieille femme hospitalisée à Brévannes.

Lors du dernier raid de gothas, on la réveillait, on lui dit de se lever pour se réfugier à la cave.

— Ah ! laissez-moi donc tranquille avec les gothas ! s'écria-t-elle. Leurs bombes ne me font pas peur. Je suis sourde !

La réponse était pleine de philosophie. La crainte d'un mal est presque aussi odieuse que le mal même. Et le danger existe-t-il pour qui l'ignore ?

## Les ingénieurs à l'Institut

Nous annonçons, il y a quelques mois, que nos savants, désireux d'étudier, dans l'intérêt même de la défense nationale, une collaboration plus intime entre les représentants de la haute industrie et ceux de la science pure, venaient de créer à l'Académie des sciences une division spéciale des « applications de la science à l'industrie ».

L'Institut avait reçu, à la date d'hier, vingt-trois candidatures pour cette division spéciale. Elles émanent toutes de personnalités — ingénieurs, chefs de grandes usines, inventeurs — dont les titres sont considérables.

L'Académie des sciences, n'ayant que six sièges à donner, a décidé, en comité secret d'attendre le mois de novembre pour fixer ses choix.

Nous pouvons dire que l'aviation est représentée parmi les candidats par MM. Blériot, Esnault-Pelterie, Bréguet ; les constructions sous-marines et l'artillerie de guerre par MM. Laubeuf et Gaby-Aché ; la grande métallurgie par M. Georges Charpy, déjà correspondant de l'Institut, et par plusieurs de ses collègues ; les moteurs

par M. Maurice Leblanc. On trouve aussi dans la liste des candidats les grands noms industriels de MM. Georges Claude, Râteau, de Chardonnet, Robert, Lumière, Chalon, Rey, Barbel, Ancel, Fayol, Meunier-Dollfus, Weillier, Belot, Brylinski, Prudhomme, Lemeray.

En présence de pareils candidats, on conçoit l'hésitation de l'Académie des sciences qui, elle, n'ait jamais impulsivement.

## Le colmatage

C'est un mot qui vient de se créer une situation militaire. On le trouve fréquemment sous la plume de nos experts en stratégie. D'où vient-il ?

De l'italien *colmare*, qui désigne une opération agricole. Le colmatage, au sens propre, consiste à exhausser un bas-fond habituellement immergé. Dans ce dessein, on utilise des terres qui proviennent de lieux plus élevés. On les fait charrier et déposer par les eaux elles-mêmes. Ces terres fertilisent le terrain et l'assainissent.

L'image est donc excellente pour figurer l'œuvre accomplie par nos admirables réserves.

Les dictionnaires ajoutent que « deux ou trois années suffisent pour former un colmaté ».

Mais les lois de la rhétorique n'exigent pas qu'en empruntant un symbole on en demeure absolument l'esclave, et l'on ne peut que se louer de constater que le colmatage militaire est infiniment plus rapide que le colmatage agronomique.

## Chinoiseries administratives

M. Paul Birautil, qui fit quelque temps partie de l'administration de la Cour des Comptes, relate, dans l'*Opinion*, ses impressions de fonctionnaire. Elles sont pleines d'humour.

« La Cour des Comptes, dit-il, est la plus grosse usine à papiers de France. »

Tous les ronds-de-cuir de notre beau pays y envoient, en effet, leurs additions. Et cela fait des montagnes de dossiers. M. Paul Birautil nous apprend que ces liasses de documents s'empilent un peu au hasard dans un grand sous-sol du Palais-Royal. Il y a quelques années, l'inondation de la Seine les fit macérer. Quand la cave fut de nouveau à sec, un incendie s'y déclara. Mais ce qui reste de toutes les comptabilités publiques suffit à exercer la sagacité de ces importants personnages qu'on appelle MM. les conseillers à la Cour des Comptes.

A vrai dire, la vérification pratiquée par ces fonctionnaires est de pure forme. Il ne s'agit jamais de savoir si la dépense qui fut faite était utile. Un bureau de trois gratte-papier pourrait acheter vingt mille crayons sans qu'aucun reproche lui soit adressé. Mais la Cour des Comptes n'admettrait pas une erreur d'un centime sur une facture.

Et M. Paul Birautil donne un exemple des exquis délabements auxquels peuvent se livrer MM. les conseillers :

« Un économiste, dit-il, a acheté en 1913 six kilos de gruère qu'il a payés 13 fr. 50. Le vérificateur lui retourne tout le dossier avec une note : *L'économie doit toujours indiquer le prix de l'unité*. Evidemment, il ne suffit pas de savoir que les six kilos ont coûté 13 fr. 50. Il faudrait encore connaître le prix du kilo. Mais l'économiste répond qu'il n'a pas gardé la facture. La correspondance ainsi engagée dure cinq ans et se termine par un blâme sévère. »

## LE PONT DES ARTS

La *Mitraille*, journal du front, pose la question suivante à ses lecteurs et amis :

« Êtes-vous d'avis que, après la guerre, le poilu désire une vie très active, pleine de plaisir, et qu'il recherchera les distractions, le théâtre, le cinéma, les fêtes diverses ?... Ou bien estimez-vous au contraire que le poilu aura soif de calme et verra le bonheur dans une vie reposante, près des siens, dans la tiède intimité du foyer ?... »

Adressez la *Mitraille*, journal du front, secteur postal 120.

LE VAILLEUR.

## THÉÂTRES

Musique française. — Au programme du festival de musique française donné demain, à 3 heures, salle Gaveau, par M. et Mme G. de Lausnay, ajoutons les noms de MM. Gentil et Léon Pascal.

## TH. DES VARIÉTÉS

Samedi 15 juin, à 3 heures  
GRAND CONCERT SYMPHONIQUE  
M<sup>lle</sup> LAPEYRETTE, M. A. LEVY. 70 exécutants  
sous la direction de M. F. Ruhlmann

TOUS LES SOIRS, à 8 h. 1/4  
JEUDIS, DIMANCHES, à 2 h. 1/2

## LE PETIT SAC, succès triomphal

LA JOURNÉE :

Comédie-Française, 7 h. 45, *Le Passant*, *L'Aventurier*.

Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 2 h. 30, *Les Contes d'Hoffmann* ; 7 h. 30, *Carmen*.

Variétés, 8 h. 15, *Le Petit Sac*.

Antoine, 8 h. 30, *M. Bourdin, professeur*.

Athénée, 8 h. 30, *La Dame de chambre*.

Renaissance, 8 h. 30, *Le Coup de fouet*.

Scala, relâche ; prochain, *Le Papa du régiment*.

Th. Michel, 8 h. 50, *A votre santé*.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *L'Expérience du docteur Lorde* (dernières).

Déjazet, 8 h. 15, *L'Enfant du miracle*.

Th. des Arts, 8 h. 30, *La Fille de Mme Angot*.

## SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-50), 8 h. 30, la revue *Quand même* ! Samedi et dim. matinée.

Olympia (Centr. 44-68), t. l. jours, mat. et soir. Spect. de music-hall : vedettes, attract. Sketch.

Casino de Paris, 8 h. 30, Mistinguett, Chevalier, Rose Amy, Magnard dans la revue.

## CINEMAS

Gaumont-Palace, relâche ce soir et demain.

## La revision du procès Duval

C'est aujourd'hui que le conseil de revision, siégeant au Cherche-Midi sous la présidence de M. Couinaud, président de chambre à la Cour d'appel, examinera les pourvois signés par Duval, Marion, Goldsky, Landau, Joucla, condamnés aux peines qu'il n'est pas le troisième conseil de guerre.

Le principal argument invoqué sera la prise d'une pièce dans le dossier d'une instruction en cours : il s'agit de documents concernant Marx, extraits du dossier Caillaux.

## CHEMIN DE FER DU NORD

A partir du 12 juin, le train n° 605 de la direction d'Abbeville-Boulogne, partant de Paris-Nord à 9 h. 55, sera avancé de 30 minutes et quittera, par suite, cette gare à 9 h. 25. Il arrivera à Boulogne à 21 h. 05 au lieu de 22 h. 45.

## Bourse de Paris du 10 juin 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET			Obli. Fonc. 1895	376	372
5 0/0 non libéré	88	88	— 1903	400	400
5 0/0 libéré	88	88	— 1909	210	215
4 0/0 non libéré	86	86	— 1913	421	419
4 0/0 libéré	86	86	— 1917	347	349
3 0/0 non libéré	80	80	— 1918	315	320
3 0/0 libéré	80	80	— 1919	1165	1165
2 1/2 non libéré	82	82	— 1920	746	748
2 1/2 libéré	82	82	— 1921	610	615
1 1/2 non libéré	351	358	— 1922	937	937
1 1/2 libéré	359	359	— 1923	709	709
1 1/4 non libéré	374	374	— 1924	1109	1110
1 1/4 libéré	374	374	— 1925	630	629
1 1/2 non libéré	374	374	— 1926	488	478
1 1/2 libéré	374	374	— 1927	1887	1887
1 1/4 non libéré	374	374	— 1928	4800	4800
1 1/4 libéré	374	374	— 1929	747	747
1 1/2 non libéré	374	374	— 1930	400	391
1 1/2 libéré	374	374	— 1931	400	391
1 1/4 non libéré	374	374	— 1932	400	391
1 1/4 libéré	374	374	— 1933	400	391
1 1/2 non libéré	374	374	— 1934	400	391
1 1/2 libéré	374	374	— 1935	400	391
1 1/4 non libéré	374	374	— 1936	400	391
1 1/4 libéré	374	374	— 1937	400	391
1 1/2 non libéré	374	374	— 1938	400	391
1 1/2 libéré	374	374	— 1939	400	391
1 1/4 non libéré	374	374	— 1940	400	391
1 1/4 libéré	374	374	— 1941	400	391
1 1/2 non libéré	374	374	— 1942	400	391
1 1/2 libéré	374	374	— 1943	400	391
1 1/4 non libéré	374	374	— 1944	400	391
1 1/4 libéré	374	374	— 1945	400	391
1 1/2 non libéré	374	374	— 1946	400	39